

qui cesse par l'effet de la main qui s'arrête, d'être
un impossible.

Alors et soi confondus, la poésie d'André du Bouchet est
rien moins qu'absurde, une forme de vérité
plutôt devant l'évidence des choses, leur concrétude. Il
y a bien sûr en elle de la grandeur risquée, une altitude
prise sans nul dessein, sans aucune prévision.
beaucoup de notre aventure commune, et cela au prix
d'une admirable déposition de telle sorte que chaque
lecteur est comme vidé par les éléments de ce timbre,
un peu de la manière tectonique étant mise à sa hauteur.

Ouverte au bruissement incessant du monde, prise
à même le charroi ininterrompu de la langue, la poésie
d'André du Bouchet refuse toute idée d'aboutissement.
Quelques arrêts sans doute, mais pas plus, comme il
arrive au marcheur de suspendre son cheminement
pour mieux prêter attention à la pierre qu'il a ramassée.
Ainsi, chaque page (les mots qui la composent), chaque
écrit pris dans sa globale ferveur (le mouvement qui
l'anime et le fait un), le livre lui-même (dans sa
musique qui seule le structure) sont l'objet d'infinies
reprises, de multiples retours au sein de la progression,
d'un travail aussi acharné qu'en apparence chimérique
pour prendre distance sur la volonté d'éternité des
mots et regagner l'inachèvement essentiel de toute
vraie parole qui, telle, n'est jamais que l'ordre accompli
du transitoire.

Une question, c'était celle de la langue,
d'une langue que je voyais venir au jour de la page.

Si embrasser les choses revient à les avoir à la
bouche comme à sentir la page se pénétrer de leur
saveur, de leur couleur, alors celui qui parle (je veux
dire celui qui écrit), à chaque mot, tremble dans la
joie de devenir – et avec lui la page qu'il trace et

qui cesse, par l'effet de la main qui s'attarde, d'être un impossible.

Monde et soi confondus, la poésie d'André du Bouchet est rien moins qu'abstraite, une forme de vertige plutôt devant l'évidence des choses, leur concrétude. Il y a bien sûr en elle de la grandeur risquée, une altitude prise sans nul abandon des réalités les plus familières, beaucoup de notre aventure commune, et cela au prix d'une admirable dépossession de telle sorte que chaque lecteur est comme visé par les éléments de ce timbre, un peu de la matière terrestre étant située à sa hauteur, celle à laquelle André du Bouchet l'a précisément élevé : hauteur de parole perçant la trame si lourde de vie et tellement délestée de son avancée personnelle.

La coïncidence des temps

La première fois que je vis une page d'André du Bouchet, je fus frappé par son apparence – sa réalité. La mise en page me surprenait, je cétais momentanément à un certain vertige typographique. Immédiate, une interrogation se faisait jour en moi. Je m'imaginai être en présence d'une nouvelle manière d'envisager l'espace, à même – puisque, lecteur, j'étais compris dans la page lue – une nouvelle façon d'être en espace. Mais cet être-au-monde là, pour significatif de l'espace qu'il fût, dépassait, c'était une évidence, une pure et simple mise en cause de l'espace. C'étaient des mots qui surgissaient et d'être placés dans le tourbillon précipité d'une parole jamais *vue* les restituait à un contexte qui débordait, si je puis dire, la notion d'espace. Cette notion n'était pas le foyer central de l'interrogation, la vraie question, c'était celle de la langue, d'une langue que je voyais venir au jour de la page. Dans la mesure où elle s'identifiait à l'espace-lumière de la page, la langue suggérait que le déconcertant de la matière spatiale n'était qu'une conséquence. La réalité de la langue s'établissait plus originairement à partir de la nature même du temps. L'espace perturbé que

la page de prime abord présentait, c'était du temps. Espace et temps s'équivalaient donc sans toutefois absolument coïncider. Déjà, je le saisissais, une existence s'affirmait puissamment d'être un temps, le temps serré de l'être. Alors la page basculait du coup d'œil dans la voix (André du Bouchet a parlé d'*intonation* à propos de l'écrit). La main, qui traçait la page, était une voix, la voix de l'instant qui s'élançait sur la page. Comme la main, la voix s'en remettait à l'œil souverain. Entendre, c'était voir. Et, en définitive, j'étais bien face à un espace, à même un espace. Cet espace était la langue – virtualité absolue irradiant une temporalité avide de se fixer. C'était la singularité même du temps qui venait se mettre en page, tombant sur la page tel un bloc de lumière. Page de présence, froissement de l'instant, voix du vivant, de l'intensément vivant qui tonnait. L'espace était vu à proportion que le temps était dit, haut rapport de langue. Qui obligeait à revenir sans cesse au regard par lequel le temps se disait en un pur éboulement de voix. Si l'espace émergeait, de plus loin, de plus profondément loin, le temps perçait. Une parole s'offrait à l'œil à travers le terrible d'un flamboiement d'éclair, apparition d'une brève unicité d'existence rassemblée dans l'éclat d'une vive parole. Don de soi par-delà temps, espace et langue mêlés.

Telle m'apparaît la première approche de la moindre page d'André du Bouchet. Telle, peut-être, elle fut, à l'heure de considérer pour la première fois une œuvre qui plaçait résolument espace et temps au cœur de vivre et rendait le vivant à la démesure de l'espace-temps.

En effet, si, à la suite du sens commun, on tient l'espace pour un dehors très vaste dans lequel nous

sommes compris, c'est-à-dire égarés, et le temps, tout au contraire, pour la matière d'un dedans (n'imaginant pas le moins du monde qu'il soit une extériorité), on ne manque pas d'être heurté par une poétique qui tend à faire de l'espace et du temps l'unique d'une seule réalité – l'espace s'intériorisant alors même que le temps s'extériorise. L'espace n'y a plus la stabilité quasiment perpétuelle d'une objectivité qui, sans trêve, nous recevrait en elle quitte à nous y perdre ; c'est au contraire une modalité de notre présence parmi les plus sujettes à l'éclipse : un simple cillement de paupières suffit à l'anéantir. De même, le temps n'y est plus le sentiment pulsionnel d'une toute subjectivité heureuse de se borner à soi ; le temps est une force qui, voulant s'épandre, gagne l'espace et sait le conquérir bien davantage par souci d'incarner le rien qu'il est qu'en vue de fragiliser l'espace convenu. Le temps, en s'appropriant l'espace, en se spatialisant donc, élève les rapports du moi et du monde à la tension dynamique du monde-moi qu'est le poème. Le temps est cette tension dynamique elle-même qui confère à la parole son pouvoir d'invocation. L'espace et le temps ne sont donc une seule et même réalité qu'au prix d'une inégalité essentielle structurant les rapports internes de la réalité espace-temps. Le temps, contenu/contenant, de par le renversement de sa nature en le même et l'autre que le subjectif, se révèle *moteur* ultime ou *source* première d'une irrémédiable mondanité langagière.

Le temps donc et qui force à l'interrogation. La convenance aussi et jusqu'à l'insoutenable d'un homme et du temps. Mais le temps n'est-il pas le concept ou plutôt le non-concept le plus à même de rendre compte de la vie ? Lié à la finitude, lié à l'humain, le temps est « cette pure inquiétude de la vie »